

Louis-Philippe Beauchamp

Dans la ville blanche

Collection PRISE 1 n° 114



Louis-Philippe Beauchamp

DANS LA VILLE BLANCHE

Merci à Luc Bouchard, pour qui je ne pourrais avoir plus de reconnaissance : ton dévouement et ta sincérité en sont pour beaucoup dans ce projet. Merci d'avoir su me montrer ce que pouvait être la lecture et l'écriture.

Merci à Alexie, alliée inestimable dans la création. Tout toi m'inspire.

Merci à Nathaly Ledoux, pour sa lecture pertinente et pour m'avoir permis d'accomplir un tel projet.

PARTIE I
MARGAUX

Margaux travaille. Son bras, qu'elle fait monter, descendre, qu'elle pousse vers la droite ou la gauche, qu'elle oriente dans des positions encore jamais vues pour, après un temps, attaquer un autre coin du papier, ce bras entraîne le poignet, la main, tantôt molle, tantôt ferme, et finalement le crayon. Se dessinent alors, sur la surface rêche, ces lignes noires, profondes et nettes, infinies, qui forment plus ou moins un corps, une main, peut-être un visage.

Margaux recule afin de juger son travail. Les bras croisés, elle fait face au chevalet, placé au deuxième étage de la villa, au bout de cette longue pièce qui s'achève sur un grand balcon. Puis, entre quelques mots mâchés, elle s'empare du papier, le rudoie avant de le jeter par terre. Elle se passe la main dans les cheveux, les ongles raclant le crâne, elle soupire, prend un autre papier et s'y remet ; son bras, qu'elle lève, descend, relève, pousse et oriente étrangement, trace d'autres lignes noires, toujours que des lignes noires, qui forment plus ou moins un corps, une main, peut-être un visage.

L'éclairage n'a pas encore changé et il ne changera pas jusqu'à la nuit, où la lune, enfin, relaiera le soleil. La lumière reste comme ça, vive, et crée de grandes taches noires.

De l'autre côté de la pièce, il y a ce divan, d'un cuir bleu profond, dans lequel je m'assois et duquel j'observe Margaux tracer ses sillons noirs. Je fume, me perds dans toutes ces lignes qui s'entrecroisent, à tous les jours de la même façon, que je n'arrive plus à suivre vraiment derrière les volutes de cigarettes et les bouffées opaques.

À droite du divan, une fenêtre, un ciel uni, sur lequel se découpent deux maisons, blanches, immaculées. Parfois, un petit nuage traverse le ciel, rompt l'unité de la scène, indique que dehors le temps continue.

Quelque chose, un son, un mouvement, je ne sais pas, me sort de ma torpeur. J'écrase mon mégot dans le cendrier, aux côtés des quatre autres, avant de laisser mon corps errer dans la pièce, contourner, sur le sol, ces ébauches déchirées, ces crayons et ces pinceaux usés, abandonnés, aux côtés de ces livres malmenés, barbouillés, de ces vêtements sales... Quelques esquisses retiennent mon attention : à l'envers, à l'endroit, sur le côté, rien n'y change, je ne vois que des lignes noires. Et sans doute que Margaux le constate aussi, car elle les malmène. Mais elle s'entête tout de même à les redessiner de façon identique et à ne pas les jeter complètement, préférant les laisser couvrir le sol.

Je viens me planter derrière Margaux.

Je la regarde travailler. Son visage reste dissimulé, mais avec tous ces mouvements, je devine sa frénésie : ses traits doivent être crispés, ses yeux, hagards, ses sourcils, froncés. Elle doit surtout mordiller sa lèvre inférieure, comme elle le fait toujours quand elle s'absorbe dans un travail. Un court instant, son profil se dégage, m'offre une prise. J'ai raison : ses dents retiennent sa lèvre inférieure. Satisfait, je m'allume une cigarette et veux lui en offrir une. Mais je me retiens : je ne veux pas la déranger.

Même d'ici, derrière l'épaule de Margaux, ces lignes ne me disent toujours rien.

Je fume au Spíti et n'observe pas grand-chose, si ce n'est la lumière qui entre par les fenêtres avant. Parfois, je m'arrête sur les tables et les chaises vides devant moi, dont ne ressort qu'une chaise, orpheline, qui traîne là. Parfois, mon attention se porte sur le comptoir, massif, là où le garçon de café, qui ne travaille pas aujourd'hui, s'affaire habituellement. Il doit être ailleurs, à la plage peut-être. Ou chez lui. Mais qu'aurait-il à faire chez lui ? Je n'y suis pas encore allé, à la plage. Je devrais.

Le ventilateur du plafond couine. On dirait qu'il va tomber d'un moment à l'autre, mais non ; j'ai fumé trois cigarettes et toujours rien.

Je ne suis tombé sur le Spíti qu'une semaine environ après notre arrivée, lorsque déjà Margaux travaillait, me laissant à moi-même. La réalité de son entreprise — ou de la nôtre, je ne sais plus — s'était violemment révélée : ce qui, d'abord, avait eu l'allure de vacances était vite devenu un long séjour, comme fait d'une unique journée à laquelle il n'est plus possible de mettre un terme. Je m'étais donc mis à marcher à travers la ville, afin de me familiariser avec ses maisons, ses rues, ses boutiques, son ordre tranquille, afin de m'imprégner de quelque chose. Je me suis plutôt retrouvé à longer des murs blancs, identiques, dénudés, qui devenaient de plus en plus, à chaque jour, infinis, ces murs-là qui me donnent encore l'impression de marcher à travers une grande et unique structure, une sorte de gigantesque dédale découpé à même l'île.

Puis j'ai descendu une rue, la dix-sept, qui m'annonçait d'en haut le port, et mes yeux se sont accrochés, sans que toujours je sache pourquoi, sur ces lettres noires, toute simples à même la façade blanche, moulant le mot *Spíti*. Je suis entré, j'ai pointé sur le menu un verre de quelque chose, le garçon de café me l'a servi — c'était un alcool ambré — et je suis allé m'installer au fond, à cette même banquette qu'aujourd'hui et que tous les autres jours, derrière ces rangées de tables et de chaises.

Depuis, je ne cherche plus à explorer l'île, à la comprendre. Je n'ai plus envie de traverser l'avenue dix-sept pour mettre les pieds de l'autre côté de la ville.

Les jours s'enchaînent, oui, il n'en peut être autrement ; pourtant, le paysage reste figé, immuable.

À la table du balcon, entre deux gorgées de café, je tourne les pages de ce livre que j'ai apporté avec moi, jusqu'ici dans cette ville, mais que je tarde à finir.

Margaux travaille. Les murs me la cachent, mais ça ne fait rien : à entendre ce crayon gratter le papier à intervalles irréguliers, me viennent en tête, sans peine, ses mouvements tantôt hésitants, tantôt confiants. Là, plus haut, les lignes noires, profondes et nettes, infinies, continuent de s'entrecroiser, de contrarier Margaux qui s'empare de son travail et le froisse en maugréant.

Je balaye des yeux les phrases de mon livre, sans m'arrêter pour en comprendre le sens. Les lettres s'enchaînent, se suivent ou s'espacent pour former des mots que je devrais réussir à cerner. Leur encre trace sur le papier jauni des petits dessins sur lesquels mes pensées perdent pied et glissent pendant une ou quatre pages avant qu'elles ne s'immobilisent enfin, sur un mot, comme ça, qui me fait m'en rendre compte : je fume machinalement, sans vraiment lire.

Plus bas la mer ne remue presque pas, l'azur reste inchangé. Je bois quelques gorgées de café, fume encore une dernière cigarette et puis ce sera le temps de faire quelque chose, qu'importe, de me lever et de marcher jusqu'au Spíti.

Margaux le regarde prendre une gorgée de bière, lui qui, avec son chandail noir, se fond dans la banquette. Du bout des doigts, il joue avec une plante, avec un bibelot ; appuyé sur ses coudes, il observe le va-et-vient des serveurs, des clients, des passants dehors.

Margaux le regarde prendre une gorgée de bière, mais bientôt ses pensées se concentrent sur le départ. Elle s'est procuré tout ce qu'il lui manquait, a fait de longues listes de matériel, de pinceaux, de crayons, d'encres, de tablettes de papier bristol, de cahiers de dessins... D'ici quatre jours, le temps lui manquera — c'est ce qu'elle constate à l'instant — pour voir tous les gens à qui elle avait promis un souper, une bière, un film avant qu'elle ne s'exile pour des semaines, voire des mois, mais les choses se sont précipitées depuis qu'elle a décidé de se rendre là-bas, loin de chez elle, afin de se soustraire à une ville qu'elle connaît trop bien et qui la mine depuis quelque temps, afin de fuir ces endroits comme celui dans lequel ils se trouvent à l'instant, faits des mêmes tables, des mêmes chaises, rythmés de la même musique, des mêmes éclats de rire, animés des mêmes serveurs, des mêmes clients.

La dernière toile dont elle est un peu fière — du moins qui lui est supportable — remonte à ce qui lui semble être une autre époque, à un temps fertile où l'inspiration doublée d'une volonté lui venaient naturellement. Mais les semaines ont passé, les mois, défilé, et sa production n'a fait qu'encore plus ralentir. Son atelier lui est devenu sinistre, avec toutes ces toiles, vierges, sur lesquelles une mince couche de poussière a commencé à se former. Elles n'attendent que d'être tachées, semble se languir d'idées que Margaux remue tous les jours, qu'elle ne cesse d'élaborer, de perfectionner, d'édifier en immenses fresques, mais qui lui restent seulement en tête, incapable de les réaliser, de peindre vraiment ses projets ambitieux, par manque de rigueur, se dit-elle. Fuir les distractions, se cloisonner pour mieux se concentrer, pour mieux travailler, se défaire d'une existence morose, ponctuée des pichets de chaque soir, lors de sorties entre amis ou plus récemment, seule : partir tout à fait.

Lui continue de boire sa bière, sans se soucier du temps qui défile. Il en aura bien assez là-bas.

Je fume en observant le garçon de café, d'environ quinze ans, penché sur sa besogne. Ses bras font se remuer tout le corps d'un mouvement sec, répétitif, se prolongeant jusqu'à cette mèche qui se balance devant ses yeux. J'aimerais aller la lui replacer, qu'elle arrête de balloter, d'autant déranger. Je remonte le cours de ce mouvement capillaire, de ce visage crispé, de ces bras qui remuent toujours autant depuis que je suis entré au Spíti, il y a de ça trois cigarettes, et j'aboutis à la cause même de son agitation. Les tasses que le garçon lave avec autant d'application, qu'il empoigne au creux de sa paume pour les passer sous le robinet, pour ensuite les frotter avec son éponge, ces tasses qu'il regarde sous différents angles, s'assurant qu'elles sont bien propres, qu'il peut maintenant les essuyer avec son torchon blanc avant de les ranger aux côtés d'autres aussi propres, dans cette armoire aux portes vitrées, ces tasses qu'il s'emploie à nettoyer de façon méthodique l'occupent tout entier, le plongent dans une imperturbable attention. Je ne le lâche pas des yeux, veux assister au moment où il s'arrêtera et où un énorme soupir lui glissera d'entre les dents. Je perds mon temps.

Je dois rester sur le quai un bon moment pour m'assurer, enfin, à ma deuxième cigarette, que le mât de charge tournoie sur lui-même, qu'il dirige bien les marchandises vers le pont de ce cargo, où un matelot les attend, pas le moins pressé, à en deviner par ses coudes déposés sur la balustrade, les mains jointes. Lui non plus ne bouge pas vraiment.

Plus loin, derrière la pointe de l'île, une nuée qui se fait de plus en plus légère m'indique qu'un navire a quitté la baie il y a déjà un temps, en direction d'un autre port, sans doute plus gros, plus animé. J'aurais pu me trouver une place à bord, aller voir, pourquoi pas, les îles environnantes. J'y aurais peut-être découvert autre chose, une autre rue dix-sept, un autre Spiti, d'autres murs blancs, infinis, mais à quoi bon.

Deux marins mal rasés, aux cheveux gris, tournent le coin d'une rue passée l'avenue dix-sept, titubent vers le cargo, bras dessus, bras dessous. Avant de s'enfoncer dans la cale, l'un d'eux, le plus grand, se retourne ; on dirait que la main qu'il agite s'adresse à moi, qu'elle m'invite à les suivre — on dirait seulement —, mais d'un autre côté, ça ne peut être qu'à moi, il n'y a que moi dans le port. Alors je la lui renvoie, timidement, mais il a déjà disparu.

Le navire fait résonner sa corne de brume, le quai vibre. Je me demande si Margaux l'entend de la villa, si elle l'a remarquée.

Peut-être me suis-je résigné trop tôt. Sans me l'expliquer, je quitte la rue dix-sept pour m'enfoncer dans les avenues adjacentes. Mais je me garde bien de traverser la rue dix-sept, préférant redécouvrir — sous un autre jour, je l'espère — cette partie de l'île que j'avais déjà foulée, au début de mon séjour, et dont l'opinion que je m'en étais faite était ternie par quelque chose, la nouveauté des lieux sans doute.

Les rues montent, descendent légèrement, puis remontent. À ma troisième cigarette, je désespère : les murs et leur éclat font encore tout le paysage. Ils sont blancs, rugueux, infinis, rien n'a changé depuis le premier jour. Se dressent toujours autant autour de moi ces grandes cloisons brillantes, que je trouve si hautes. Je les suis, les effleure quelques fois de mes doigts, question d'être certain, tout à fait certain, qu'elles sont effectivement là. Mais ma crainte se dissipe en même temps que le soleil, lorsque les murs s'éteignent un peu, enfin.

Dans le silence de la nuit, pas bien différent de celui du jour, on ne perçoit que mes chaussures balayant le trottoir. C'est étrange de prendre tant de place, ça me fait réduire mon pas. Point alors un frottement monotone, lointain et peut-être plus varié seulement ; une lueur dorée, cachée par les logis des avenues supérieures, se mélange à la nuit, comme l'émanation de ce rythme.

La lumière me guide jusqu'à un attroupement de gens qui se bousculent. Je me pose de l'autre côté de la rue, m'allume une cigarette, en profite pour les scruter. Je ne capte rien. Ni leur genre, ni leur âge, ni leurs habits. Mais surtout, leurs traits manquent. J'ai beau plisser les yeux, rien, que l'agitation.

Je perce le troupeau, curieux de voir ce qu'il dissimule : un escalier débouchant, en bas, sur un homme, tout noir, immense qui, une fois que je l'atteins, observe les volutes, puis ma cigarette. Je comprends, l'écrase avec le bout du pied. Mais mon geste ne lui inspire pas grand-chose. Il pointe mon paquet,

cette marque inconnue ici. Je lui en sors une tige. Doucement, il la prend entre ses lèvres, en tire quelques bouffées, m'ouvre la petite porte bleue.

Le bruit vrombissant de la foule laisse place à une autre résonance, plus lourde, plus lente, qui s'étire. Par-dessus, des bruits clairs, secs et sablonneux, qui se répètent dans une indolence contrôlée. De temps en temps, à intervalles réguliers, un son grave, lui aussi déformé, sépulcral, ténu, remplit le corridor. Ce même air que je n'avais entendu, jusqu'ici, que sourdement, je l'entends maintenant bien clairement, et pourtant...

PARTIE II
MARCO

Le son d'abord enveloppe tout le corridor de son caractère profond, puis finalement toute cette pièce sombre, serrée, aux reflets jaunâtres, où des corps s'agitent dans tous les sens, se bousculent, sautent sur place alors que d'autres se courbent, que certains tournent, se secouent. C'est une masse noire à quelques endroits molle, à d'autres, solide, animée de souplesse, que je suis obligé de traverser pour me rendre au bar. Là, je pointe sur le menu un verre de quelque chose, le barman me le sert, c'est un alcool ambré, qu'on ne me facture même pas. Je reste là un moment, à boire du bout des lèvres, adossé au comptoir, à regarder ces gens se heurter sur ces sons percutants.

Très vite, j'atteins ma dernière cigarette, moi qui, après en avoir offert une à l'homme tout noir, en avais encore six, j'en suis sûr. Et pourtant, de tout ce temps au bar, rien n'a changé ; ce sont toujours les mêmes coups qui emplissent la salle de cette même résonnance étouffée, toujours les mêmes corps qui suivent le même rythme. Et toujours le même barman qui ne procure les mêmes boissons qu'à ces gens distingués et calmes, qui, une fois servis, rejoignent cette mezzanine là-haut, où se rassemblent autour de tables divers groupes, silencieux parce qu'attentifs aux mouvements d'en bas.

J'écrase ma dernière cigarette et vais rejoindre cet auditoire surélevé. Alors que je monte, un couple me croise et m'adresse un sourire, que je rends, je pense, avant de prendre une des places laissées vacantes par leur départ. À mes côtés, un homme trône tranquillement, cheveux gominés, polo et pantalon blancs, celui-ci qui lui serre la taille et s'élargit par la suite, pour s'arrêter à des tennis, assortis à l'ensemble ; sous la moustache noire, surtout, une cigarette de cette même marque que je n'avais retrouvée nulle part dans la ville. Il m'en tend une, amusé ; cet homme passe une belle soirée, ça se voit à ses yeux rivés plus bas, à ce sourire en coin, discret, qui lui fait tout de même relever la moustache. De temps en temps, il ricane : quelque chose lui a plu dans cette foule grouillante, que je vois pourtant, de mon côté, toujours aussi identique.

Mais son entrain me fait sourire aussi. Il le remarque, satisfait me jette un coup d'oeil ; moi, j'acquiesce.

Il me tend continuellement des cigarettes, soucieux que je n'en manque pas, et je saute sur les occasions, espère, dans l'échange, pouvoir lui dire quelques mots, lui demander enfin son nom, ce qu'il fait ici. Mais le vacarme engouffre mes paroles, me contraint au sourire, calqué sur le sien qui ne tarit pas.

Puis, un grand doute : les cigarettes se sont enchaînées — j'en ignore le nombre — et l'endroit n'est percé d'aucune fenêtre, m'empêche de voir la lumière du jour ou de la nuit. Je ne sais plus depuis quand je traîne ici. Il faudrait vraiment que je rentre à la villa.

Je viens pour me lever quand l'homme tout blanc se penche vers moi pour me souffler quelques mots, sourds. Encore ce sourire en coin. Il me griffonne, sur un bout de carton arraché à son paquet, avec son stylo bleu, un numéro, une adresse et un nom — Marco. Il me serre la main.

Repose sur la table, celle près de la piscine, le carton de cet homme. Mes yeux qui balaient mon livre succombent inlassablement à la tentation de revenir vers le griffonnage. Me reviennent en tête ces habits blancs, cette mince moustache noire et surtout ce sourire.

Notre femme de chambre vient pour vider mon cendrier, mais je n'ai encore rien fumé. Elle s'en étonne, moi aussi, nous nous regardons. Sans doute est-ce la seule chose qu'elle connaît de moi, que je fume, et ses yeux se plissent, comme pour percer l'explication de cet oubli. Mais je reste impassible, ne sais pas quoi faire, quoi dire, quoi penser. Alors, je m'allume une cigarette.

Elle retourne à l'intérieur, dans la cuisine, s'affairer à une tâche qui me reste cachée par l'étroite fenêtre, à hauteur de ses yeux, ceux-là qui ne regardent jamais plus haut, où nos regards se croiseraient. J'ignore son nom. Nos conversations sont inexistantes, nos langues ne partagent rien. Elle parle avec Margaux, mais très rarement, ne voulant pas, elle non plus, la déranger.

Mon regard s'attarde sur l'étage supérieur. Le balcon me cache Margaux, mais je sais qu'elle est là-haut, à travailler. Je me recule dans mon siège et regarde par là. Mais vite, je reviens aux lettres bleues.

Devant moi, qui suis calé dans le divan d'un cuir bleu profond, Margaux trace ses lignes noires, profondes et nettes, infinies. On voit de moins en moins le plancher avec toutes ces ébauches déchirées, tous ces crayons et ces pinceaux usés, abandonnés, tous ces livres barbouillés, tous ces vêtements sales... Tout se mélange, crée un tapis éclectique où les trous se font rares, m'empêchant de plus en plus de me déplacer librement. Margaux a bien spécifié à notre femme de chambre de laisser le deuxième étage intact, tel qu'elle l'occupe.

En bas, la porte d'entrée claque, attire mon attention sur deux voix : celle de notre femme de chambre et une autre, masculine et inconnue. Cheveux gominés, fine moustache noire, pantalon ample et tennis assortis, un homme, tout de blanc, nous rejoint. Mais Marco ne me reconnaît pas. Il ne me salue pas avec une attitude décontractée, comme moi je le fais, mais plutôt avec cette main tendue, froide, distante, accompagnée de ces yeux distraits, davantage affairés à balayer la pièce qu'à me renvoyer mon regard amical. Je reste en plan un moment, puis, alors que Margaux et lui s'installent et discutent dans la langue d'ici, je regagne mon siège.

Margaux a placé de biais cet homme que j'ai pris pour Marco, mais qui ne peut être que lui, oui, à voir cette moustache noire, parfaitement taillée, à voir ces habits blancs. Cette indolence teintée de condescendance, reconnaissable dans cette posture dressée, dans ce sourire amusé, je la retrouve aisément en cet homme qui se tient devant moi, en ces traits découpés, froids, distants, et pourtant invitants. Margaux l'a placé juste devant le muret qui cloisonne le balcon et la pièce, de sorte qu'elle n'a qu'à légèrement détourner la tête pour l'apercevoir, même si elle ne semble pas tellement l'étudier. Cet homme, que j'ai pris pour Marco, reste figé, les mains dans les poches, marmoréen. Il la regarde faire, et jamais elle ne le dirige, ne lui demande de prendre telle pose, telle expression. Elle se contente de lever son bras, de l'abaisser, de le pousser vers la droite ou la gauche, de l'orienter étrangement afin de peindre ces lignes noires, que ces lignes noires, profondes et nettes, infinies, qui s'entrecroisent encore, qui forment plus ou moins un corps, une main, peut-être un visage, je ne sais toujours pas. Moi qui m'imaginai qu'avec un modèle, peut-être s'emploierait-elle à dessiner autrement : près de la réalité, moins confusément.

J'ignore comment Margaux a rencontré son modèle, d'où Margaux le connaît.

De toute la séance, cet homme que j'ai pris d'abord pour Marco, mais qui ne l'est pas, à moins que si, ça ne peut être que lui, il a simplement dû ne pas me reconnaître, ce genre de choses arrivent, c'est normal, d'autant plus qu'il doit voir beaucoup de gens, cet homme, Marco, ne sourit pas. Il fume lentement une seule cigarette, mais je n'en vois pas la marque.

Les vitres du Spíti donnent mal à voir l'établissement plongé dans la pénombre, déserté. Je traverse la rue, vérifie que la porte est bien verrouillée et reste là, à scruter l'écriteau blanc, noirci de caractères dessinés à la main, mis bout à bout, espacés, puis de nouveau assemblés, ce qui donne l'impression qu'ils ont été placés comme ça selon une logique claire ; une idée veut se déployer, quelqu'un veut m'informer de quelque chose, alors que ces petits groupes s'enchaînent, comme pour répondre à une autre structure encore plus grande. Tous ces traits noirs, équilibrés, créent un sens, j'en suis presque sûr. Mais je m'y perds ; ce n'est plus une idée que j'essaie de cerner, c'est un intérêt qui s'empare de moi, qui me cloue sur place, bien que je n'aie plus rien à faire ici. Tout le texte s'enracine là, sur le blanc, y repose, et pourtant, il y flotte. Je m'imagine quelqu'un le tracer, le crayon entraîné par son poignet, son bras.

Mais l'effet de l'écriteau s'amoindrit, devient une certitude : jamais je ne pourrai le déchiffrer et l'intérêt de sa nouveauté tarit, me mène plutôt à balayer les arbustes des alentours, les murs encore blancs, la rue brûlante. Tout ça ne me dit rien, mais je m'attarde, m'imagine rester ici toute la journée, à ne rien faire si ce n'est que fumer.

Je regarde en direction de la villa. Enfin, il me semble. D'ici, on ne la voit pas. On sait seulement qu'elle est là-haut, un peu plus vers le sommet de l'île, qu'elle se tient là depuis toujours, avant que Margaux et moi ne l'occupions, avant que Margaux n'y vienne pour travailler. Elle se tient là, en hauteur, pareille chaque fois que je monte vers elle, que j'emprunte la même rue, la dix-sept, prise au bas de l'île, au port, là où elle commence, que je monte et monte. Au bout de ma deuxième cigarette, j'aperçois la villa qui se dégage des autres habitations, surplombant l'île. Je m'approche, à travers ce passage, de la villa, toute blanche. Et je ne vois plus que sa grande structure saillante, que ses lignes droites et blanches qui s'entrecroisent sur l'azur, qui bifurquent, pointent. Parfois, devant tous ces traits blancs, aiguisés, mes jambes ralenti-

tissent, s'immobilisent. Je me retourne, pense à revenir sur mes pas : descendre pour de bon, ne revenir qu'à la nuit tombée, qu'enfin le bâtiment ne brille plus autant, ou alors emprunter un autre chemin, mais je ne saurais lequel. De toute façon, Margaux travaille ; que me restera-t-il à faire sinon que de la regarder encore tracer ses lignes noires, infinies, de mon divan bleu profond, aménagé là pourquoi ?

Alors, je reviens à l'écriteau. Juste au-dessus, dans la vitre, un reflet. Je ne peux que m'y perdre, que fixer cette cigarette pendue à ces lèvres, ces yeux effacés et déposés au creux de cernes, ces cheveux charbons qui ballotent dans ce visage, translucide ; je ne peux que me fixer.

Le terrain de tennis, aperçu pour la première fois ce matin à travers une fenêtre du deuxième étage, se situe dans cette autre rue, différente de la nôtre. Il est fait de deux courts, entourés d'une clôture, que surplombe, dans un coin, un petit bâtiment blanc.

Sur le sol parfaitement ocre et entre les lignes blanches, brillantes sous le soleil, se tient un homme, raquette à la main, qui attend. Je m'installe sur ce banc de l'autre côté de la rue et l'imite. Nous attendons. J'ignore quoi. Et c'est à voir cet inconnu se dresser là, avec sa tenue blanche, c'est à l'entendre faire rebondir, de temps en temps, sa balle sur la terre battue, c'est à concentrer toute mon attention sur cette figure que Marco m'apparaît tout à fait comme l'adversaire que nous attendons tous les deux.

S'il tarde à arriver, c'est qu'il se tient à la plage, étendu sur le sable chaud, enchanté d'y être tout à fait seul. Il s'absorbe dans son livre et, d'un mouvement leste, rythme sa lecture par des bouffées de cigarettes, de cette marque que nous partageons malgré moi. Parfois, se redresse-t-il sur ses deux coudes pour profiter de la mer, calme ce jour-là.

Ou encore, boit-il les dernières gorgées de son verre, dans un établissement bien plus achalandé que le Spíti. Il fume et peut-être qu'un ami l'a rejoint là. Oui, sans doute, les voilà qui discutent. De quoi, je ne sais pas, je ne parle pas la langue d'ici, alors que lui, si, aisément même. Puis, il sort, se dirige tranquillement, les mains dans les poches de son ample pantalon, vers le court de tennis, où nous l'attendons, l'homme et moi.

Il y a donc ce point blanc qui, on ne sait comment, se détache du reste de la ville blanche. Il avance, la tête haute, les bras ballants, la démarche souple, et il s'arrête à cette librairie aux murs verts que j'ai remarquée un jour, lorsque je me tenais à une intersection de la rue dix-sept ; on peut, selon un certain angle, faire entrer sa façade dans son champ de vision, si l'on regarde deux ou trois rues plus loin. Marco y traîne donc un temps, demande à l'employé

s'il est possible de fumer à l'intérieur. Ce dernier hésite, mais sous le regard de Marco, y consent. Il n'achète rien, feuillette des livres aux reliures sobres, rouge vin, vert forêt ; de vieux ouvrages. Puis il consulte les nouveautés, sourit à la vue de certains noms : des gens qu'il connaît. Il finit sa cigarette, reprend son trajet vers les courts de tennis, y parvient enfin, s'excuse de son retard auprès de l'homme, mais ça ne fait rien, dit ce dernier, j'étais de toute façon arrivé trop tôt.

Mais de tout ça, je ne sais rien : j'ai préféré partir vers le Spíti.

Margaux se baigne dans la piscine lorsque j'arrive à la villa. Ses bras, tendus dans un geste rotatif et régulier, se lèvent, retombent, ses jambes s'agitent doucement, d'un geste qui ondule, sans créer trop d'écume : Margaux, portée par ses mouvements lents, glisse sur l'eau.

Je la rejoins au bord de la piscine, où nous nous regardons un moment sans rien dire, le temps que je finisse ma cigarette. Elle nage maintenant sur place, avec ces bras qui ondoient comme des rubans au vent, et me sourit — je ne sais pas si c'est parce que le soleil lui tape dans les yeux.

Je me disais bien aussi qu'elle ne pourrait se dérober, à un moment, dans cette chaleur, à la nécessité de prendre une pause. Mais non, me dit-elle, c'est parce que j'ai fini. Elle voulait profiter un peu du pays et de son beau temps, maintenant qu'elle avait accompli son projet, qu'elle était arrivée, enfin, à se le sortir de la tête. Je souris aussi, à la revoir comme ça, bien, légère, comme quelque chose que je n'avais plus vu depuis longtemps.

PARTIE III
MARGAUX

Margaux sort de l'eau pour aller s'installer sur une chaise longue, juste devant la balustrade qui longe le bord de la falaise, où je la suis et m'assoie sur le petit divan qui lui est perpendiculaire. De là, je la vois tout entière : la tête un peu relevée, le visage qui s'offre au soleil, alors que les perles d'eau s'évaporent tranquillement de ses bras, de ses jambes, de son ventre. Elle appelle la femme de chambre, commande dans la langue d'ici une boisson que je ne connais pas, mais qui me donne soif, que je demande également. Ma requête n'est pas comprise et Margaux doit la traduire.

Là, sur le chevalet, posé au bout de cette longue pièce qui s'achève sur un grand balcon, ce sont des lignes noires, profondes et nettes, qui s'entrecroisent sur un fond blanc, taché à un moment par un carré bleu, parfait, des lignes qui donnent l'impression d'y voir un corps, une main, peut-être un visage.

Margaux, à mes côtés, se tient fière. Je la comprends. Ce qu'elle a fait est très beau. Je ne sais comment le lui dire, comment bien partager avec elle tout ce qui me traverse l'esprit en ce moment. Nous restons là, et j'ignore ce que je regarde à travers les volutes de ma cigarette : peut-être le tout, l'ensemble du tableau mais aussi, peut-être, les lignes que je ne peux que suivre jusqu'à leurs sources, jusqu'à ces points de départ qui s'avèrent introuvables. Mes recherches commencent au milieu d'une ligne choisie comme ça, que je remonte ou redescends. J'ai beau me concentrer, je m'y perds : mes pensées glissent sur des sujets qui ne s'identifient même pas distinctement et qui n'ont rien à voir avec le tableau. Je voudrais dire à Margaux tu as peint des lignes infinies.

Je n'arrive qu'à lui dire c'est beau, Margaux.

Ce soir, accoudé à la rampe de l'escalier, je regarde grouiller autour de la piscine cette myriade de gens que je ne connais pas, que Margaux doit connaître, parce qu'elle les a invités. J'assiste aux fluctuations, aux ondulations d'une masse noire, bruyante, dispersée dans la cour et la villa. Les visages sont trop changeants pour que je parvienne, d'un moment à l'autre, à reconnaître quiconque, si ce n'est peut-être Marco, ou celui que je prends pour Marco — je ne sais plus — qui, dans le divan de la cour, discute, fume et boit du bout des lèvres, d'un air que je devine affecté, distant.

Margaux discute avec quelques invités sur le balcon. Je n'entends pas ce qu'ils disent, mais je devine qu'ils la complimentent, louent son travail, car elle baisse les yeux, ce qui, je le sais, indique une certaine gêne. Je pense un moment les rejoindre, pour me sortir de ma torpeur qui dure depuis trop longtemps. Mais je ne le fais pas : je n'aurais rien à dire, rien à faire de mes mains, alors que je les écouterai parler de choses que je ne comprends pas.

À travers tous ces costumes noirs et ces robes noires, je me faufile vers le deuxième étage, où repose le tableau. Il trône là, sur le chevalet, s'érige au-dessus du sol nettoyé pour l'occasion ; ça me fait tout drôle de voir le plancher aussi propre. Autour du travail de Margaux se tiennent quelques personnes, verres à la main. Ils en parlent, disent que sont fantastiques toutes ces lignes noires qui s'entremêlent, tracées par un poignet expert, imperturbable, qu'émouvant reste ce carré bleu, émergeant de cette confusion, perceptible malgré tout. Je n'y avais pas pensé.

Tous les invités sont partis, et Margaux me propose de la suivre dans cet escalier jusqu'ici inconnu de moi, accessible à même la cour. Je ne dis rien, lui emboite le pas. Nous restons tous deux silencieux. Les marches épousent les parois de la falaise et, bientôt, mènent à la plage. Margaux va se coucher dans le sable tiède, sous le ciel gris du matin, les bras sous la nuque. Moi, je reste en retrait, allume mon avant-dernière cigarette. La mer s'agite aujourd'hui. Le vent souffle. Les cheveux de Margaux ballottent, les miens aussi. Autour, j'ai beau scruter toute la plage, tout le paysage, rien, que cette eau foncée, opaque, que ces falaises de pierre, que ce grès, ce calcaire, que ces pentes abruptes aux tons grêges qui nous surplombent. Je pense à Marco ; peu importe, nous partons demain.

Je m'approche finalement de Margaux, la regarde d'en haut, elle me regarde aussi. Je veux lui proposer ma dernière cigarette, mais vite l'envie s'ame- nuise, je ne veux plus, ça me dégouterait presque. Nous restons comme ça longtemps : deux traits noirs sur le sable blanc, l'un dressé, l'autre couché.

